

trèrent dans la salle et un vieillard décharné se présente.

— Bon vieillard, lui dit Alfred, qu'y a-t-il à votre service ?

— Bon vieillard ! je ne mérite point cette appellation. Si vous avez de la patience, écoutez mon histoire, elle vous servira peut-être.

Uns. LÉVÉQUE.

(La suite au prochain numéro.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

ESQUISSES INDIENNES.

FELLUNA,
LA VIERGE IROQUOISE.



VI.

L'ENTREVUE.

(Suite et fin.)

Tueur-de-Caribous pensa que la poignée d'Iroquois qu'il avait sous les yeux ne devait être qu'un parti d'éclaireurs, et qu'une armée ennemie voulait surprendre la bourgade de St. Joseph. Commençant à craindre qu'il était urgent pour les Hurons d'être informés de ce qui se préparait, il prit la résolution héroïque de ne pas acheter son salut en s'étant les moyens de servir sa patrie. Avec son tomahawk, il s'ouvrit un chemin au milieu de ceux qui l'entouraient ; passant d'un arbre à un autre, il essaya de s'enfuir. Les Iroquois auraient pu le tuer avec leurs fusils, s'ils n'avaient craint que les détonations de leurs armes ne révélassent leur présence aux habitants de St. Joseph. Ils lui donnèrent la chasse. Ils le rejoignirent facilement, parce que la blessure qu'il avait reçue à la jambe, peu auparavant, ralentissait sa course. Le Huron s'adossa contre le tronc d'un pin séculaire, résolu à vendre chèrement sa vie ; mais, une hache, lancée par l'un de ses agresseurs, l'atteignit à la tête et termina ses jours.

Les Iroquois commençaient à scalper Tueur-de-Caribous, lorsque les arceaux

de la forêt retentirent des cris de guerre que poussaient une vingtaine de Hurons. Ces derniers formaient l'un des partis qui poursuivaient Felluna. Un combat acharné s'engagea entre les deux troupes ennemies. Un instant après, tous les Iroquois étaient massacrés, à l'exception du Gros-Renard et d'un autre. Ceux-ci s'aperçurent que Felluna avait été entraînée loin du champ de bataille par les Hurons ; comprenant qu'il était inutile de se battre plus longtemps, ils firent leur retraite. Ils osèrent se joindre à une armée de leurs compatriotes, qui venait tirer vengeance de l'enlèvement de Felluna, la fille d'un de leurs chefs les plus estimés.

VII.

LE SUICIDE.

Felluna, ramenée dans la bourgade de St. Joseph, dit aux Hurons qu'elle n'avait jamais songé à les quitter, et leur conta fidèlement ce qui s'était passé. Ils ne la crurent pas, et prirent ses paroles pour autant de mensonges. Elle fut condamnée à périr dans les flammes aussitôt que le jour paraîtrait. Les efforts du père Daniel, pour lui sauver la vie, ne purent porter les Hurons à se départir, en cette occasion, de la coutume cruelle de brûler les captifs qui s'évadaient. Les chefs craignaient que se désister de la sévérité avec laquelle ces fugitifs avaient toujours été traités, lorsque les adoptés Iroquois savaient que des partis de leur nation rôdaient dans le voisinage, ce serait encourager ceux-ci à désertir.

Quand le soleil parut à l'Orient, le père Daniel confessa Felluna, et lui donna pour la première fois le pain des forts. Suivi par un grand nombre de ses néophytes, il alla dire la messe pour la malheureuse jeune fille.

Le bon Jésuite n'était pas encore entré dans la chapelle, que les chefs donnèrent l'ordre de faire monter Felluna sur le bûcher qui lui avait été préparé.

La barbarie des Indiens du Canada est bien connue.

Les Hurons écoutaient avec une joie féroce les gémissements et les hurlements que la douleur arrachait à leur victime. Ils suivaient avec intérêt les effets du feu sur son corps : ils contemplait avec une volupté infernale sa chair qui rougissait, se fendait, saignait et rôtissait.